

## LA MÉDAILLE ET L'HISTOIRE

Donner une définition du terme « médaille » est difficile, tant ce mot a évolué dans l'histoire. « Médaille » est aujourd'hui bien souvent synonyme de décoration. Toutefois, pendant des siècles, ce terme désignait une monnaie antique.

En réalité, la « médaille », celle née à la Renaissance, est un objet monétiforme d'art et de collection. En métal, le plus souvent ronde, fabriquée avec les mêmes principes que la monnaie, elle est avant tout destinée à fixer un événement, à montrer un portrait ou n'est qu'une pure création artistique.

Dès l'**Empire Romain** on frappait de grands médaillons en or, en argent et en bronze ayant une valeur de propagande politique au service de la glorification de l'empereur. Réalisés en des circonstances particulières et en petite quantité, ces médaillons pouvaient commémorer aussi bien une victoire significative qu'un événement particulièrement important, comme le 900<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Rome sous Antonin le Pieux.

Offerts aux généraux victorieux, aux princes étrangers, aux ambassadeurs et aux grandes personnalités de l'Empire, ils reprenaient les types et les légendes de la monnaie courante et furent parfois utilisés comme objets décoratifs, entourés d'une monture. Les médaillons en bronze étant plus nombreux, ils étaient probablement distribués aux officiers des légions et aux chefs des cohortes. C'est certainement de là que dans la science des premiers numismates et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le terme médaille désigne une monnaie de l'Antiquité grecque ou romaine.

Mais ce fut à la **Renaissance** que la médaille rencontra un succès immédiat et unanime : dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle, qui était alors une mosaïque de seigneuries, de républiques et petits états, la médaille devint non seulement une mode, mais un signe de richesse, un insigne du pouvoir. Faire hommage de son propre portrait et accepter celui d'autres personnages éminents, permettait de consolider des liens, de tisser de nouveaux rapports, d'élaborer de futures alliances et, bien sûr, de garantir une sorte de survie, d'immortalité. Les Cours se disputaient les meilleurs artistes se prêtant à ce nouvel art, plus rentable que la peinture et la sculpture en terme de temps, de coûts et de transport.

Sous le sillage du courant humaniste, qui se caractérisait par un retour aux textes antiques comme modèle de vie, d'écriture et de pensée et plaçait l'homme au centre de l'univers, le portrait se fit de plus en plus individualisé et acquit une dimension psychologique reflétant cette différente approche au monde, cette profonde transformation philosophique et spirituelle.

L'initiateur de cet art fut le peintre *Antonio Puccio de Pisano*, dit *Pisanello* (mort en 1455), qui vers 1438 créa une magnifique médaille avec le portrait de l'empereur byzantin Jean VIII Paléologue. Le succès considérable de ses œuvres fit un grand nombre d'émules : quelques 200 médailleurs italiens, parmi lesquels *Niccolo Fiorentino*, *Francesco Laurana* et *Pietro da Milano*.

Cet intérêt fort répandu dans les cours italiennes attira inévitablement les rois de France ; après Charles VII et Anne de Bretagne, **Louis XII** fit réaliser à Lyon une splendide médaille avec son portrait et celui de sa femme Anne de Bretagne : un véritable chef-d'œuvre.

Sous **Henri II**, vers 1550, on commença à utiliser des appareils mécaniques provenant de l'Allemagne, les balanciers, dans le but de créer des pièces parfaitement rondes et rendre ainsi ardue la contrefaçon. Cette évolution technique permettait en outre de réduire les coûts et d'obtenir des tirages élevés de monnaies et de médailles. En 1551, le Roi créa des ateliers dans la Maison des Etuves, à la pointe occidentale de l'Ile de la Cité, d'où le nom « *Monnaie des Etuves* » ; les laminoirs étant mus par un moulin à eau, ce lieu pris bientôt le nom de « *Monnaie du Moulin* ». Mais les maîtres-ouvriers, qui ne pratiquaient que la frappe au marteau, n'apprécièrent point cette concurrence et furent hostiles à ces nouvelles machines craignant un détriment de la qualité artistique.

La puissante Cour des Monnaies faisant pression, en 1585 **Henri III** finit par interdire à la Monnaie du Moulin de frapper des pièces : dès lors, son activité devait se limiter à la fabrication de jetons et de médailles.

Sous **Henri IV**, en 1607, suite à la construction du Pont Neuf, les ateliers furent transférés au Louvre : l'établissement prit ainsi le nom de « *Balancier du Louvre* », puis de « *Monnaie des médailles* ».

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le graveur *Jean Warin* (1604-1672) fut l'un des médailleurs les plus connus de son siècle. Sous sa direction, furent réalisées les médailles de **Louis XIV** : ce fut le triomphe de la frappe au balancier sur celle au marteau.

Le Roi Soleil avait fort bien saisi la valeur de la médaille comme instrument de propagande, support privilégié d'autocélébration. Il fit ainsi graver toute une série de médailles à sa gloire éternelle : une histoire métallique incomparable, qui retraçait guerres, naissances, mariages, mais aussi actions religieuses ou administratives ; en somme, tout événement de la vie du monarque.

Ce fut l'Académie Royale des Inscriptions et des Belles Lettres qui fut chargée de réunir tous les talents du Royaume pour le mettre au service de sa Majesté. Parmi ces derniers, on compte des poètes comme *Jean Racine* ou *Charles Perrault*, et des graveurs comme *Joseph Roëttiers* ou *Jean Mauger*. Le choix du sujet et des légendes pouvait demander des mois de travail et de débats, dans lesquels, bien évidemment, le Roi avait le dernier mot. Comme modèle, on utilisait souvent les «*médailles romaines*»

Une fois les médailles réalisées en or et en argent, Louis XIV les distribuait, aux personnages les plus illustres afin d'en obtenir la faveur, tandis que la noblesse et la bourgeoisie pouvaient les acheter pièce par pièce ou en série complète. Jamais la politique ne fut autant liée à la médaille qu'au temps de Louis XIV. Cet exemple fut bientôt suivi par d'autres souverains européens, mais aucun d'eux n'a laissé une telle histoire métallique.

Celle de **Louis XV** fut l'époque des dynasties de graveurs : les *Duvivier* et les *Roëttiers*. Les médailles frappées sous son règne reflètent la diversité et le développement du royaume, la paix intérieure, les progrès techniques liés à une monnaie stable et à une amélioration générale de l'économie. Ce fut au temps de Louis XV que l'atelier de la rue de la Monnaie fut transféré dans le nouvel Hôtel de la Monnaie rive gauche, l'un des plus beaux bâtiments de France, conçu dès l'origine pour la fabrication monétaire par l'architecte Antoine et terminé en 1775.

Sous Louis XVI et pendant la **Révolution**, l'activité de la Monnaie des Médailles fut très ralentie, alors que le XIX<sup>e</sup> siècle peut être considéré comme le grand siècle de la médaille : le renouveau artistique côtoie l'excellence technique.

**Napoléon I<sup>er</sup>** fit recours à la médaille pour célébrer sa puissance. Il redonna à cet art un nouvel essor, en encourageant activement les graveurs à travers l'institution de concours comme le Grand Prix de Rome. Sous son règne, les médailles furent caractérisées par une très bonne exécution artisanale mais un style académiste et formellement rigoureux.

Au cours de la **Restauration**, (1814-1830) la Monnaie de Paris devint un véritable pôle d'attraction pour toute personnalité en visite dans la capitale. Les médailles de cette époque furent gravées par des maîtres réputés : l'un des plus grands artistes de l'époque fut *Andrieu*, graveur de Napoléon et de Louis XVIII. Quasiment toutes historiques et au symbolisme accentué, elles furent frappées dans des métaux nobles (or, argent, bronze), avec une excellente exécution et étaient offertes ou vendues lors des grandes manifestations. Le caractère des médailles demeurant officiel, nous ne trouvons guère de médailles satyriques et un nombre très limité de médailles populaires. Ce fut notamment à partir de cette période que la médaille s'ouvrit aux secteurs du commerce et des entreprises, en accord avec le premier développement industriel.

Les grands événements de l'époque, c'est-à-dire l'assassinat du duc de Berry et la naissance miraculeuse du duc de Bordeaux furent sans doute les sujets les plus fréquemment représentés : attentionné envers l'héritier du trône, le peuple achetait ces médailles en grande quantité. Mais aux effigies des deux derniers rois de France, on préférerait parfois l'effigie d'Henri IV.

Sous la **Monarchie de Juillet**, (1830-1848), la production de médailles fut aussi abondante que pendant la Restauration, réalisée dans des métaux de qualité. Les sujets étaient fort variés : non seulement les faits saillants du règne de Louis-Philippe I<sup>er</sup>, mais aussi les expositions, les monuments et, bien sûr, le commerce. Du point de vue strictement stylistique, on assista à toute une série de changements significatifs, tels l'abandon du symbolisme ainsi que du latin dans les légendes, ou la présence d'un nombre croissant de médailles populaires en étain.

Concernant la **II<sup>e</sup> République**, c'est-à-dire la période qui va de 1848 à 1852, les médailles furent caractérisées par une exécution artistique et une qualité assez médiocres ; en revanche, elles sont fort intéressantes du point de vue historique. Réalisées en étain, en plomb ou en alliage, avec un style peu soigné, parfois barbare, du aux exigences de rapidité des graveurs, elles brossent un cadre complet des vicissitudes de ces années troublées et cela d'une manière parfois plus efficace et authentique que

n'importe quel document, donnant un reflet de l'opinion publique qui ne se trouve pas dans les belles médailles frappées par l'Hôtel des Monnaies. Le but étant d'enflammer les masses populaires, elles étaient vendues au jour le jour dans les rues, à un prix restreint.

Naïves, au fort caractère satirique et aux légendes parfois brutales, où l'orthographe n'était pas toujours respectée, ces médailles furent librement fabriquées par l'industrie privée en une quantité considérable (en cinq années 2717 pièces) et étaient souvent munies d'une bélière.

Sous le **Second Empire**, on trouve autant de médailles officielles que populaires, parfois munies de bélières comme sous la II<sup>e</sup> République. L'Europe venait de sortir de la crise révolutionnaire de 1848 : ce fut une époque de prospérité générale, d'innovations éclatantes, d'exploits militaires, telle que la guerre de Crimée, et d'un développement industriel croissant. Tout cela se reflète bien évidemment sur les médailles : en effet, tout en continuant à souligner les faits saillants de l'Histoire et les personnalités marquantes, les médailles illustraient de plus en plus le monde du commerce et de l'industrie.

Un certain académisme formel perdura jusqu'à une période avancée du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce fut avec des médailleurs comme *Hubert Ponscarne* (1827-1903) ou les *Barre* que l'art de la médaille se libéra des jugs. Ils se détachèrent de toute une série de traditions et de prescriptions en renonçant au listel, au grènetis et au poli du champ, en adoptant une douceur des contours et une patine mate.

À partir de **1870**, cette liberté artistique et technique alla croissant et les thèmes présents sur les médailles furent de plus en plus vastes, reflétant les exigences d'un nouveau commanditaire : une bourgeoisie cultivée et riche, organisée en entreprises, associations et institutions, qui souhaitait offrir des médailles au personnel, aux associés ou clients, et célébrer des événements tels que mariages et anniversaires. Ainsi, la Monnaie de Paris offrait au gens la possibilité de faire graver des inscriptions, pour toute occasion.

Contrairement à la médaille classique, qui avait tendance à sublimer le portrait, la physionomie devint de plus en plus réaliste et allait jusqu'à reproduire certains signes de vieillesse sur le visage.

Au fil du temps, l'art de la médaille ressentit de plus en plus l'influence des courants artistiques : de l'art nouveau au symbolisme, du naturalisme à l'impressionnisme, il balançait entre sublimation du monde ou représentation concrète.

L'art de la médaille demande une créativité associée à une grande maîtrise artisanale ; en 1899, *Charles Saunier* affirmait : «*Nul art n'est plus complexe que celui de la médaille. Sous des dehors attrayants, il cache des difficultés presque insurmontables. A une extraordinaire sûreté de main, l'artiste est forcé de joindre des qualités cérébrales de premier ordre : la perfection doit être d'autant plus grande que le champ d'action est plus restreint*».

Ainsi, des Cours de la Renaissance au développement industriel moderne, en passant par les fastes du Roi Soleil, la gloire de Napoléon I<sup>er</sup> et les troubles des révolutions, la médaille a su fixer dans le temps aussi bien les événements illustres que les plus douloureux et nous a transmis les portraits de rois, de princes, de nobles qui, au-delà de leurs titres et de leur rôle prestigieux, demeureraient tout d'abord des hommes et des femmes ressentant le désir, propre à chaque être humain, de gagner un brin d'immortalité, de laisser une trace dans l'Histoire.

Sara Bracci  
info@inumis.com